



LA RECONSTRUCTION CATHERINE CABROL

Chaque année, 3 millions de filles de moins de 15 ans risquent l'excision à travers le monde. On estime à 53 000 le nombre de femmes excisées vivant en France, 500 000 dans l'Union européenne, 140 millions ailleurs... Pour elles, l'accès à la réparation est une avancée qui peut changer leur vie...

Un jour, j'ai eu la chance de rencontrer Khady Koïta. Je la filmais, elle me parlait avec précision des souvenirs de son excision, de son mariage forcé et de son engagement. Ce fut un choc pour moi et aussi un déclic...

J'ai lu son livre Mutilée et puis j'ai rencontré Aminata, Nana, Coumba, Diaryatou...

Toutes ces rencontres m'ont donné envie d'aller plus loin, de partager avec un large public leurs témoignages, leurs douleurs, leurs espoirs afin de transmettre ce qui ne se dit pas ou si peu : parler clairement de l'excision et de sa réparation.

J'ai aujourd'hui le sentiment d'être allée au cœur du « féminin ». De ce voyage intime, je reviens avec quelques convictions. Je crois que nous avons beaucoup à apprendre de ces femmes, de leur dignité et de leur courage. Je crois aussi que le dispositif de la « réparation » qui existe en France est exceptionnel. Je crois enfin qu'au fond, j'ai fait ce travail par respect, un profond respect pour ces femmes africaines et leur incroyable force de vie.

À ma fille, à son pays...

CATHERINE CABROL
Association Libre Vue

La parole des femmes est le fil rouge de cette exposition consacrée à la Reconstruction. La libérer est l'objet même de l'association Excision, parlons-en! :

« Excision, parlons-en! est une plateforme ouverte aux associations et aux personnalités engagées dans la lutte contre les mutilations sexuelles féminines qui permet de travailler en réseau en privilégiant la mutualisation d'expertises. Sa vocation est triple : rassembler, plaider de manière concertée auprès de ceux qui ont le pouvoir de changer les lois et communiquer. Communiquer est essentiel et cette exposition y contribue. À côté des avancées législatives, de l'abandon de l'excision par des communautés entières, la possibilité d'avoir accès à la chirurgie réparatrice est une bonne nouvelle. »

MARION SCHAEFER
Présidente d'Excision parlons en !

PHOTOGRAPHIES : **CATHERINE CABROL**
TEXTES : **GÉRALDINE PASCAUD**

L'Association Libre Vue remercie la Fondation Raja, la Fondation SFR, la Délégation à l'Égalité des Droits et aux Droits des Femmes et la Mission Droit des Femmes de Fontenay-sous-Bois d'avoir rendu possible cette exposition et toutes les personnes qui ont participé et posé pour oser en parler...



*Il n'est jamais
arrivé en médecine
d'inverser
un acte de torture.*

PIERRE
FOLDÈS
**CHIRURGIEN
UROLOGUE**

**INVENTEUR D'UNE MÉTHODE
CHIRURGICALE DE RECONSTRUCTION
DU CLITORIS EXCISÉ**



Jeune chirurgien, j'ai beaucoup exercé dans la médecine humanitaire et la chirurgie de guerre. Au Burkina, je m'occupais de fistules vésico-vaginales, des complications très graves en Afrique. Je me suis retrouvé au milieu de ces femmes, pour la plupart excisées. Certaines m'ont parlé de leur douleur et m'ont demandé si je pouvais faire quelque chose. La particularité de leur souffrance m'a fait comprendre leurs véritables revendications. Ça a commencé par la douleur, puis la revendication sexuelle est venue pour déboucher sur la plus forte revendication identitaire : « je veux redevenir une femme! »

J'ai mis au point la technique de réparation que j'ai perfectionnée et enseignée. J'ai vu 15 000 femmes en consultation et je reste bouleversé comme au premier jour. Je ne supporte pas ce crime abominable, je trouve ça insupportable. Ma façon de réagir, c'est de faire. C'est pour ça que je suis chirurgien...

Il n'est jamais arrivé en médecine d'inverser un acte de torture. On ne recoud pas la tête d'un décapité! C'est une innovation en matière de science médicale et un acte militant. On ne peut pas s'engager dans cet acte thérapeutique si on n'est pas foncièrement contre le principe de l'excision. La technique en elle-même n'est pas très complexe, elle répond aux principes habituels de la chirurgie réparatrice. J'ouvre ici une parenthèse. Il m'a fallu d'abord comprendre comment fonctionnait un clitoris.

Lorsque j'ai commencé, il n'y avait rien sur l'anatomie et la physiologie réelle du clitoris. J'ai dû mener des travaux de recherche. C'est là qu'on a découvert qu'il fait environ 12 cm et est presque aussi long qu'un pénis. Très complexe, il entoure le vagin, ce qui fait que la sexualité dite vaginale est en réalité clitoridienne. Ces découvertes scientifiques ont démontré qu'il était l'organe central du plaisir féminin, sans équivalent chez l'homme.

Le pénis sert à uriner et à procréer. Le plaisir masculin est lié à un acte de procréation, obligatoire, ce que n'est absolument pas le clitoris. On avait mille techniques pour réparer la verge mais aucune pour réparer le clitoris... Le principe de base est de reconstituer l'organe à partir de l'état cicatriciel de chaque femme. On ne fait pas que réparer le clitoris. Il y a toujours une blessure des petites lèvres, un état

cicatriciel de la vulve qui fait qu'elle est bloquée sur l'os du pubis. Lors de l'accouchement, cet obstacle risque de détruire une autre partie, le périnée. Ce simple geste de l'excision détruit le clitoris, les lèvres et le périnée. Finalement, on réalise une chirurgie complète de reconstruction de la vulve.

Mon combat a commencé par le remboursement de la réparation chirurgicale par la Sécurité sociale. Je souhaite que la légitimité de cette approche se concrétise dans les faits, dans la lutte contre l'excision et se traduise en acte politique efficace.

Ce qui me semble le plus puissant, c'est la libération de la parole des femmes et le fait qu'elles-mêmes prennent en charge leur guérison. Nous ne sommes qu'un pont entre cette puissance de guérison et leur combat.



FATOU

26 ANS

NÉE EN FRANCE

*C'est atroce,
on ne peut pas faire ça
à une enfant.
Je ne peux pas décrire
ni comparer la douleur.*

J'ai été excisée en 2003 pendant mes vacances à Bamako, j'avais 13 ans... Je n'en avais jamais entendu parler, je ne pensais pas qu'on puisse faire ça.

La veille, ma mère et ma tante nous ont dit qu'on irait au grand marché. Mes deux petites sœurs et moi, on était super excitées. J'ai vu ma tante préparer un mini sac avec un filet qu'on utilise pour se doucher et un gros bloc de savon. Je trouvais ça un peu suspect, mais sur le coup je ne me suis pas trop inquiétée. On a pris un taxi avec une voisine, ma mère était restée à la maison. Je n'ai pas reconnu le chemin et j'ai eu une mauvaise intuition...

On est arrivé chez la personne. Il y avait une cour et sur le côté une maisonnette en terre. On a attendu... Je sentais que quelque chose n'allait pas. Je voyais ma tante parler avec une dame qui avait un outil à la main. J'ai commencé à paniquer.

Et là, trois femmes m'ont attrapée. Je me suis tellement débattue qu'elles se sont finalement retrouvées à six sur moi! Je me revois encore crier : « Maman, je ne te pardonnerai jamais »! Avant que la dame me coupe, j'ai vu la lame... C'est atroce, on ne peut pas faire ça à une enfant. Je ne peux pas décrire ni comparer la douleur. J'ai vu beaucoup de sang après. J'ai cru que j'allais mourir, j'étais à moitié évanouie. Elles m'ont levée et installée ailleurs mais j'ai vu qu'elles attrapaient ma petite sœur de 7 ans. J'ai crié : « vous n'avez pas intérêt à lui faire ça »! Je pleurais, je voulais la sauver, c'était impossible. J'étais trop faible...

J'avais beaucoup de rancœur contre ma mère. À la maison, elle nous attendait et avait préparé des matelas par terre. Je lui ai dit « ne me touche surtout pas »! Je sais que ça lui a fait très mal, mais je n'en ai jamais reparlé avec elle. Je ne lui ai pas pardonné, même si je me suis faite réparer...

C'est plus grande, vers 17 ans, que j'ai commencé à faire des recherches et à comprendre qu'on m'avait enlevé mon clitoris. J'ai fondu en larmes. Comment j'allais faire plus tard? Je me disais « si je rencontre un garçon, il va prendre ma famille pour des sauvages, il va avoir peur, il va fuir »!

C'est une de mes cousines qui m'a parlé de la réparation. J'avais 23 ans, j'ai entrevu une solution. Je ne pouvais pas le dire à mon compagnon de ma propre bouche. J'ai trouvé le clip de Tiken Jah Fakoly. « Regarde ça et tu comprendras »... Il est resté sans voix, les larmes aux yeux. « Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit avant? » Il m'a prise dans ses bras.

Ma grande sœur s'est faite aussi réparer et me l'a dit après. Je vais bientôt en parler à ma petite sœur pour qu'elle le fasse...



ISABELLE GILLETTE-FAYE

SOCIOLOGUE

DIRECTRICE DU GAMS

Il ne faut pas que la chirurgie réparatrice banalise l'acte de l'excision...

La chirurgie réparatrice est une avancée extrêmement importante qui ouvre des perspectives nouvelles. En revanche, si on peut « réparer », le traumatisme de l'excision demeure. La réparation passe aussi par la pénalisation de l'acte, la rencontre avec des psychologues et des sexologues ou encore la participation à des groupes de paroles de femmes comme le groupe d'échanges sur Facebook « la vie après l'excision ».

La chirurgie doit être proposée aux femmes qui ont des douleurs aiguës, voire chroniques, mais il ne faut surtout pas oublier la prévention. Les deux sont nécessaires...

En matière de prévention, il y a deux messages importants à faire passer :

— L'excision est un acte qui peut se produire à tous les âges de la vie. Des jeunes filles, qui sont nées, ont grandi et vivent en Europe sont aujourd'hui confrontées à des excisions tardives à l'âge de l'adolescence ou de la préadolescence.

— L'autre réalité du moment, c'est la montée des intégrismes et des fondamentalismes religieux. Nous observons un double mouvement : d'un côté les sociétés « excisantes » vont vers l'abandon de la pratique, de l'autre elle tend à apparaître dans des zones où elle n'existait pas auparavant.

Le risque est grand de voir l'excision se développer pour des raisons purement idéologiques.

En Afrique, elle s'inscrit majoritairement dans une pratique animiste, déconnectée des religions. L'excision existait avant le judaïsme, le christianisme et l'Islam. Certaines l'ont combattue, d'autres pas qui en ont fait un argument de purification. Les garçons sont bien circoncis, pourquoi pas les filles ? La croyance est qu'il faut enlever chez le petit garçon le prépuce qui serait une espèce de petit vagin empêchant le développement du pénis et chez la petite fille le clitoris considéré comme un petit pénis qui ne se serait pas développé...

Sur le plan « symbolique », on peut comparer les deux pratiques, sur le plan physique elles n'ont strictement rien à voir : exciser un garçon reviendrait à lui couper le gland. C'est de la castration...

Les mariages forcés appellent aussi la vigilance. Pour les populations qui pratiquent les mutilations sexuelles, ils sont un bon indicateur. Je connais le cas d'une famille qui a longtemps refusé l'excision, mais qui n'a pu résister à la pression de la belle-famille. La jeune fille s'est retrouvée excisée et mariée dans la foulée...

Pourquoi me suis-je engagée ? Quand j'étais étudiante en maîtrise, un de mes professeurs m'a invitée à lire « Femmes en cause ». J'ai découvert que l'excision pouvait se pratiquer sur le sol français sur des petites filles que je croisais dans la rue... J'ai recherché une association, j'ai découvert le GAMS. À la fin de mes études, je leur ai proposé de travailler une année bénévolement... Au bout d'un an, je suis devenue directrice. Cela fait 25 ans...

*Si on peut « réparer »,
le traumatisme
de l'excision
demeure.*



COUMBA

71 ANS

D'ORIGINE MALIENNE

*Ma mère ne voulait pas
que je sois excisée,
elle était contre.
C'est moi
qui ai demandé!*

Ma mère ne voulait pas que je sois excisée, elle était contre. C'est moi qui ai demandé! C'était quelque chose qu'il fallait vivre pour devenir une femme. Il y avait des endroits réservés pour les femmes excisées et je voulais y avoir accès... J'avais 13 ans, j'ai été mariée tout de suite après. Sincèrement, je n'ai pas ressenti de douleur. J'ai tellement désiré ce moment... Dans la fête, tout passe inaperçu. Après tu vois le sang et celles qui souffrent.

C'est au collège chez les religieuses qu'on m'a parlé des difficultés de l'excision, pas dans la famille. La difficulté pour accoucher, la cicatrice à la place du clitoris qui peut être déchirée au moment de l'accouchement, les épisiotomies... Il arrive que des femmes excisées aient du mal à accoucher, ce qui pousse à faire des césariennes. Moi, j'ai accouché normalement. J'ai quatre filles, une seule est excisée! Elle m'a échappée!

Avant de quitter le collège, on a créé un petit groupe. J'ai commencé à penser me battre pour que ça s'arrête. Venir en France m'a permis de m'engager et de dire haut ce que j'avais à l'intérieur. On a fait de l'information sur Paris, mais j'ai voulu le faire en Afrique aussi. Dans les années 80, on avait du mal à se faire entendre. Il y avait ce chef de village : « attention, ce que tu dis là, il faut que ça reste ici » et moi je réponds « non, ça ne restera pas ici »! Maintenant on en parle, c'est compris, plus ou moins...

Je suis toujours présidente du GAMS, tout ce qui est en ma possibilité je le fais avec les mêmes convictions.

La réparation si ça peut apporter de l'espoir, c'est bien. Au départ je me méfiais beaucoup. Il ne faut pas que ça arrête la prévention, il ne faut pas non plus que ça encourage ceux qui pratiquent l'excision. Notre but est d'arrêter cette pratique. J'ai participé avec le Dr Foldès à sa première émission sur la réparation.

En France, il y a une possibilité d'être suivie avant et après la réparation, mais je pense aux filles en Afrique. Un jour, à la fin d'une autre émission au Mali avec le Dr Touret, une femme est venue nous demander : « comment est-il possible de remplacer le clitoris »? On lui avait dit qu'on prenait de la chair de la cuisse...

Moi je ne me ferai pas réparer, mais je milite toujours pour faire comprendre que l'excision est quelque chose de dur, difficile et mauvais. On va y arriver, ça va s'arrêter!